

Laval théologique et philosophique



André DÉSILETS, *Les tensions de l'errance*. Préface par Jean Renaud. Québec, Les Presses de l'Université Laval (coll. « Zétésis »), 2001, XIV-79 p.

Patrick Dionne

Volume 62, numéro 3, octobre 2006

Jean Richard : la toute-puissance de Dieu en questions

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015758ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015758ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dionne, P. (2006). Compte rendu de [André DÉSILETS, *Les tensions de l'errance*. Préface par Jean Renaud. Québec, Les Presses de l'Université Laval (coll. « Zétésis »), 2001, XIV-79 p.] *Laval théologique et philosophique*, 62(3), 591–592.
<https://doi.org/10.7202/015758ar>

christianisation de la lettre, mais qu'il n'a pas marqué durablement le genre épistolaire, car ses successeurs ne respectent pas totalement sa pratique.

Dans l'ensemble, l'ouvrage de Burnet est une contribution francophone majeure à l'approfondissement de l'épistolarité chrétienne. Méthodologiquement, l'approche est originale et prometteuse, parce que les lettres ne sont pas traitées dans leur seul énoncé mais aussi dans leur énonciation. Cependant Burnet ne livre pas tout à fait la marchandise annoncée. L'approche historico-critique est clairement amenée et constante. Sans s'étendre inutilement sur l'aspect historique, le livre fait une bonne synthèse des problèmes et discussions au sujet des lettres dans l'Antiquité et la chrétienté primitive. En revanche, la corrélation entre méthode historico-critique et théorie de l'énonciation s'établit difficilement. Le traitement de l'énonciation épistolaire est peu concluant, paraît aléatoire et peu constant. L'utilisation du terme de *figure* est floue et limitative : le terme ne semble s'appliquer qu'aux personnages. Enfin, l'auteur relie constamment l'énonciation énoncée, relative à Paul, à un problème d'autorité : cette intrusion surprise de la rhétorique dans l'analyse de l'énonciation (*l'ethos énoncé*) tient un peu du bricolage et ne convainc pas. Par ailleurs, certaines contradictions sont palpables. J'en mentionne trois. 1) Paul serait réticent à confier sa pensée par écrit et c'est pourquoi il aurait choisi la lettre, proche de l'oral (p. 96). En même temps, Paul aurait choisi consciemment la lettre comme substitut de présence (p. 66). 2) L'auteur ne veut pas scinder le corpus épistolaire en deux et l'interpréter à l'aune du seul Paul (p. 16), mais n'est-ce pas ce qu'il fait ? 3) L'auteur refuse d'étudier les lettres comme des discours et des traités (p. 11), pourtant, à la fin de l'ouvrage (p. 375), il parle de lettre-discours.

L'ouvrage de Burnet est très bien structuré et balisé par de précieux bilans à la fin de chaque étape franchie. Trois annexes viennent avantageusement illustrer le propos des trois premières parties. Notons aussi que l'auteur offre une bibliographie thématique commentée et abondante (p. 386-442), mais peut-être trop morcelée, ce qui en rend la consultation difficile. Somme toute, ce livre demeure un incontournable pour ceux et celles qui s'intéressent aux écrits épistolaires, et demeure une des synthèses les plus complètes sur les lettres du I^{er} et II^e siècles.

Danielle JODOIN
Université de Montréal

André DÉSILETS, **Les tensions de l'errance**. Préface par Jean Renaud. Québec, Les Presses de l'Université Laval (coll. « Zétésis »), 2001, XIV-79 p.

André Désilets n'écrit pas pour les « hommes utiles », ces êtres qui inspiraient à Baudelaire une profonde aversion, ni pour les prospecteurs de confort métaphysique et spirituel que Nietzsche et Thibon, entre autres, ont tant fustigé. Animé par ce que Gadamer appelait « la passion de la mise en question radicale », Désilets écrit pour les âmes que la Beauté étirent, que la Vérité tenaille, que l'Essentiel *persécute*.

Les tensions de l'errance est un livre qui ne soulève que des questions fondamentales et, par là même, *dérangeantes*. Convaincu que « l'homme n'existe que dans sa relation à l'absolu » (p. 5), Désilets explore la condition du philosophe — de l'homme tout court — en tant qu'éternel vagabond à la recherche d'une connaissance vivante et intime de la vie. Or cette noble aventure ne va pas sans *tensions*. L'homme qui s'y livre doit savoir au départ, comme disait Soljénitsyne, que « la vérité est rarement douce au palais » et qu'elle est même « presque toujours amère ». Il doit aussi admettre, comme le souligne Désilets, que « sur le plan existentiel, la neutralité n'existe pas » (p. 63) et qu'entre l'ascension et l'écroulement *il nous faut choisir*. Cette position, Désilets la sait inconfortable : « Situé dans un "entre-deux", [l'homme] poursuit une route qui isole et qui inquiète.

L'anormal, dira-t-on. Voilà le mot qui sert encore pour qualifier tous ceux qui s'engagent entièrement » (p. 9).

Toute la démarche philosophique de Désilets s'articule autour de l'engagement intégral de l'être dans une quête de Beauté et de Vérité. Pour lui, des hommes comme Jacques Janelle, Alexis Klimov, Rodrigue LaRue, Jean Brun et Olivier Clément incarnent cet idéal. Avec une grande liberté, il évoque l'itinéraire de ces penseurs qui « témoignent pour un Ailleurs qui n'est pas d'évasion et de chimère, mais de vérité et de lumière » (p. 11). *Les tensions de l'errance* n'a rien du récit platement biographique, rien non plus de la glose académique. Désilets admire les hommes dont il parle. Ce sont des êtres-phares en qui s'actualisent et se renouvellent les grandes traditions métaphysiques et spirituelles. En somme la source de la réflexion philosophique de Désilets se trouve dans sa capacité à admirer (l'*admiratio* n'est-elle pas au commencement de toute méditation philosophique authentique comme le pensait Thomas d'Aquin ?).

Parmi les portraits que Désilets nous offre, on retiendra le plus riche de tous, celui du théologien orthodoxe Olivier Clément. Joignant sa voix à celle de Clément, Désilets nous invite à vivre l'« expérience philocalique » (« philocalie » est un terme essentiel de la spiritualité de l'Orient chrétien qui signifie « amour de la beauté »), à cultiver notre sens de la contemplation et à nous éveiller à la dimension symbolique du monde. La rencontre avec Clément est aussi l'occasion d'une magnifique méditation sur les larmes, considérées comme une « amertume illuminée » (p. 62), comme une réaction de l'âme tendue vers le mystère par-delà les contingences brutales de notre finitude.

Au cœur du livre de Désilets se trouve une volonté de prévenir les hommes contre la tentation d'absolutiser le relatif et de relativiser l'absolu. Pour lui les recettes et les programmes de toutes sortes sont funestes : ils figent les mouvements de l'âme et la détournent de l'essentiel. « Qui peut prétendre, demande-t-il, que la "faim radicale" de l'homme sera apaisée et que son angoisse sera vaincue par la solution des problèmes économiques et les agréments de la culture ? » (p. 64). Dans un monde obsédé par la vitesse et la technique, le temps se désagrège et l'éternité s'efface. Or l'éternel exige que nous lui consacrons du temps.

L'œuvre de Désilets apparaît comme un puissant antidote au nihilisme. Elle possède une densité spirituelle et une vitalité métaphysique salutaires. On est loin ici d'une certaine philosophie qui, comme le déplorait Gadamer, se contente « de vérités banales acquises de manière exacte ». Désilets sait qu'en marchant droit devant soi on avance, mais on ne s'élève pas. C'est pourquoi il propose aux hommes de notre temps de changer d'axe : passer de l'horizontalité moribonde à la verticalité féconde.

À la fois philosophie de la tragédie — tragédie de l'homme exilé dans le temps — et philosophie de l'espérance — espérance de l'âme qui, au sein même de sa condition d'exilée, *pressent* l'éternité — telle se présente l'œuvre d'André Désilets.

Patrick DIONNE

Bibliothèque Albert-le-Grand, Montréal

Bruno FORTE, **À l'écoute de l'autre. Philosophie et révélation.** Traduit de l'italien par Anne-Béatrice Muller. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Philosophie & Théologie »), 2003, 201 p.

Le théologien et philosophe italien Bruno Forte propose ici une réflexion suggestive sur la double thématique de l'autre et de la révélation. L'auteur part d'une question très large, dont les contours restent passablement indéfinis tout au long du livre : « Où l'autre habite-t-il ? » (p. 10). Cette question constitue le fil conducteur d'un parcours qualifié de « philosophique et théologique », sans